



HAL
open science

La philosophe à la licorne. Savoir de l'animal et savoir de l'homme dans la Physica de Hildegarde de Bingen

Yoan Boudes

► **To cite this version:**

Yoan Boudes. La philosophe à la licorne. Savoir de l'animal et savoir de l'homme dans la Physica de Hildegarde de Bingen. *RursuSpicae*, 2020, La conversation des encyclopédistes, 3, 10.4000/rursuspi-cae.1321 . hal-03133003

HAL Id: hal-03133003

<https://hal.science/hal-03133003v1>

Submitted on 8 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



RursuSpicae

Transmission, réception et réécriture de textes, de l'Antiquité au Moyen Âge

3 | 2020

La conversation des encyclopédistes

La philosophe à la licorne. Savoir de l'animal et savoir de l'homme dans la *Physica* de Hildegarde de Bingen

The Woman Philosopher with the Unicorn. Animal Knowledge and Human Knowledge in Hildegard of Bingen's Physica

Yoan Boudes



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rursuspicae/1321>

DOI : 10.4000/rursuspicae.1321

ISSN : 2557-8839

Éditeur :

Université Nice-Sophia Antipolis, IRHT - Institut de recherche et d'histoire des textes

Ce document vous est offert par Université de Rouen Normandie – Bibliothèque Universitaire



Référence électronique

Yoan Boudes, « La philosophe à la licorne. Savoir de l'animal et savoir de l'homme dans la *Physica* de Hildegarde de Bingen », *RursuSpicae* [En ligne], 3 | 2020, mis en ligne le 30 décembre 2020, consulté le 08 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rursuspicae/1321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rursuspicae.1321>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La philosophe à la licorne. Savoir de l'animal et savoir de l'homme dans la *Physica* de Hildegarde de Bingen¹

The Woman Philosopher with the Unicorn. Animal Knowledge and Human Knowledge in Hildegard of Bingen's Physica

Yoan Boudes

- 1 « Peureuse pour parler, naïve pour exposer et ignorante pour écrire », ne connaissant ni « la traduction des mots de leur texte, ni la division en syllabes, sans avoir non plus la connaissance des cas ou des temps² », Hildegarde de Bingen ne manque pas de formules dépréciatives pour parler d'elle-même lorsqu'elle rédige ses œuvres visionnaires. Toutefois, ce *topos* de modestie traditionnel ne doit pas nous abuser³ : l'abbesse bénédictine est l'auteur d'une œuvre scientifique aujourd'hui bien connue, à laquelle elle fait d'ailleurs sans doute allusion dans son *Livre des œuvres divines* lorsqu'elle écrit : « la Sagesse [...] par une femme sans instruction, a révélé certaines vertus naturelles des choses⁴ ». Ainsi, dans ses écrits naturalistes, en décrivant en autant de livres et de notices les éléments du monde sublunaire, Hildegarde propose un accès à la connaissance de la Création. Elle semble même justifier l'enjeu de cette collection de notices, en mettant en scène Dieu qui s'adresse à elle : « Pour le service des hommes, ne relâche pas la plume ! [...] Que les hommes accèdent à la connaissance de leur Créateur⁵ ».
- 2 Si nous ne revenons pas ici sur la complexe relation qu'entretient le texte scientifique d'Hildegarde avec les manuscrits qui nous l'ont transmis, il faut toutefois préciser que l'unité et la cohérence de l'œuvre scientifique rédigée par l'abbesse telle qu'elle se présente aujourd'hui est loin d'aller de soi⁶. Si nous faisons le choix d'évoquer la *Physica*, il nous faut également préciser que ce titre-là non plus ne va pas de soi et n'est pas d'origine. Sous sa forme abrégée, il est celui que choisit Jean Schott, le premier éditeur de l'œuvre, quand il l'imprime à Strasbourg en 1533. Il serait sans doute plus juste de parler d'un livre traitant des « subtilités des diverses natures des créatures », comme le fait l'abbesse elle-même dans une autre de ses œuvres visionnaires, le *Livre*

des mérites de la vie⁷. Nous avons privilégié le titre choisi par Jean Schott pour exclure de nos remarques ce qu'on appelle aujourd'hui les *Causae et Curae*⁸. Ce dernier titre est celui d'une œuvre différente dans son organisation et son économie et aujourd'hui éditée à part de la *Physica*, bien que les deux ouvrages n'auraient fait qu'un dans les premiers états de rédaction et de circulation du texte⁹. En fait, pour reprendre l'enquête de Laurence Moulinier, un *Liber subtilitatum* originel est sans doute à l'origine des deux textes. D'une part, il donne lieu aux *Causae et Curae*, œuvre parfois perçue comme plus théorique et au programme discursif plus difficile à cerner. Il est, d'autre part, la souche à partir de laquelle se constitue la *Physica*, après ajouts et réaménagements, puis contractions et retranchements de la part de mains diverses, encouragées par la forme « ouverte » d'un texte qui circule bien souvent sans nom d'auteur¹⁰. Il reste aujourd'hui difficile de discerner ces interventions d'un état originel du texte, autrement dit de ce qui devrait être le fait d'Hildegarde, ou de son ou ses secrétaires, car l'abbesse n'écrit pas seule. Quoi qu'il en soit, un tel survol, rapide et schématique, de l'histoire manuscrite du *Liber subtilitatum* explique, au moins en partie, l'abord complexe de sa pensée naturaliste, en particulier quand il s'agit de l'animal.

- 3 L'abbesse s'intéresse largement à la faune dans son œuvre scientifique : la *Physica* comprend quatre livres zoologiques distincts sur les neuf qui constituent l'œuvre. C'est même grâce à la *Physica*, rédigée dans les années 1150-1158, que Robert Delort voit dans l'abbesse le « premier véritable zoologue du Moyen Âge chrétien¹¹ ». La faune, dans son ensemble comme ses particularités, est un objet de savoir pour Hildegarde qui entend en transmettre la connaissance à ses lecteurs. En cela, l'abbesse à la fois se rattache et se distingue des autres écrits médiévaux – bestiaires et encyclopédies – qui cherchent, eux aussi, à fournir un catalogue d'espèces animales pour en exposer les caractéristiques. Il résulte en effet de la lecture de l'œuvre une impression qui situe Hildegarde au carrefour des exploitations discursives de l'animal, que la tradition constitue en objet de savoir et en support exemplaire. Il s'agira donc de voir comment la méthode et la rhétorique de la *Physica* réaménagent l'ensemble pour lier ces deux facettes et incliner par là l'enjeu didactique de l'œuvre. Pour ce faire, il faut d'abord apporter quelque éclairage sur les rapports qu'Hildegarde entretient avec les traditions textuelles concernées au premier chef par l'exposé sur l'animal, afin de voir comment les distances qu'elle prend avec chacune permettent de mettre en lumière un paradigme didactique et exemplaire qui n'appartient qu'à elle.

Aux frontières de l'encyclopédie : dévoiler le monde animal

- 4 À regarder dans un premier temps l'organisation de la *Physica* telle qu'on la connaît, elle ne semble pas entièrement étrangère aux modalités du genre encyclopédique médiéval¹². On y trouve en effet une section déterminée pour parler des animaux – les quatre derniers livres de l'œuvre – répartis en grandes catégories zoologiques : *pisces*, *aves*, *animalia* et *reptilia*¹³. Chaque livre est précédé d'une préface qui présente des caractéristiques générales pour assurer l'unité de la catégorie abordée, avant de traiter les espèces une à une. On peut aussi mentionner le fait qu'à l'intérieur de chacun des livres, des séries zoologiques peuvent être mises au jour ; elles sont généralement basées sur une ressemblance physique, une taille équivalente, voire un nom aux consonances proches¹⁴. L'œuvre met ainsi en jeu un élément constitutif du genre

encyclopédique : la présentation ordonnée et structurée, composante nécessaire de ces textes souvent difficiles à définir¹⁵. De plus, si l'on se rappelle qu'à ce désir d'ordre Jacques Le Goff ajoutait celui de totalité¹⁶, la *Physica* partage avec d'autres textes médiévaux ce rapport ambigu à l'exhaustivité inaccessible. Certes, en abordant environ cent soixante-dix espèces, Hildegarde n'épuise pas le réel, mais en présentant dans des sections suivies un nombre considérable et assez représentatif de la faune de son temps, elle fait preuve d'une recherche de cohérence d'ensemble qui repose sur la mise en ordre du monde animal¹⁷.

- 5 Hildegarde aborde ainsi la faune selon une logique semblable à celle de l'*Hexaemeron* de Basile de Césarée : elle suit le récit de Création de la Genèse, comme le font d'autres œuvres de la tradition encyclopédique¹⁸. Toutefois, la nonne n'explique jamais cette recherche de conformité au texte biblique, qu'elle semble en outre doubler d'un autre critère de classement : l'élément environnemental et son articulation intrinsèque au quaternaire élémentaire. Ce souci bio-écologique de l'élémentarité du monde est bien explicité au début de la préface du livre VII, où oiseaux et quadrupèdes sont opposés comme « ceux qui se trouvent dans l'air » et « ceux qui parcourent la terre et habitent dessus¹⁹ ».
- 6 Cette organisation générale ne doit toutefois pas cacher les difficultés d'insérer la *Physica* dans l'encyclopédisme plus « traditionnel » du XIII^e siècle (celui reconnu comme tel par les travaux historiographiques), représenté par Vincent de Beauvais, Thomas de Cantimpré ou Barthélemy l'Anglais. Si elle n'entre pas, chronologiquement, dans le « siècle de l'encyclopédisme » proposé par Michel de Bouïard et s'il ne faut pas oublier sa teneur médicale, l'œuvre d'Hildegarde semble toutefois bien participer d'un esprit et d'une ambition encyclopédique²⁰. Cependant, le premier des écarts à remarquer est sans doute celui du titre. S'il faut accepter comme originel celui donné par le prologue du *Liber vitae meritorum*, l'œuvre scientifique choisit comme objet d'étude les « subtilités des diverses natures des créatures ». La formule associe ainsi deux principes d'histoire naturelle médiévale que l'on retrouvera au fil des notices. Voici par exemple celle consacrée au castor :

Le castor est très chaud, et il a aussi en lui l'air et l'eau, et il a la nature (*natura*) de la terre et de l'eau, de sorte qu'il ne peut pas vivre tout le temps sur la terre sans eau, et que de même il ne lui convient pas de rester toujours dans l'eau sans la terre. Et pour cela, quand son corps se dessèche, il court vers l'eau et il reçoit d'elle son suc, et ainsi, il est fortifié, et grâce à l'eau, ses poils poussent et sa fourrure épaissit. Mais sa chair est bonne à manger pour les hommes sains et les malades [...].
(HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 22, trad. Klein : 22)

- 7 L'enjeu est bien de donner à lire les caractéristiques biologiques, physiques et environnementales de l'animal. La « *natura* », rassemblant les qualités essentielles et emblématiques de l'espèce en question, constitue donc l'objet du discours, comme c'est aussi le cas dans le *Physiologus* et, par la suite, chez d'autres auteurs encyclopédistes : l'œuvre d'Alexandre Neckam, en ce même XII^e siècle, s'intitule *De naturis rerum* et celle de Thomas de Cantimpré *Liber de natura rerum*. Cependant, Hildegarde n'associe pas le terme à celui de « *res* » – objet matériel ou immatériel de l'univers – mais à « *creatura* », être créé par Dieu. Le terme, comme le montre l'exemple du castor, retrouve son sens traditionnel dans la *Physica* : il désigne l'évidente affinité de l'animal avec un élément, son appartenance à un des quatre pôles élémentaires et fournit en cela une première approche raisonnée des êtres. Les causes du comportement du castor sont ainsi explicitées en lien avec sa double appartenance à l'eau et à la terre. Sans être

systématiquement utilisé au fil des notices, « *natura* » – employé au singulier dans les notices – se rattache donc à l'usage qui en est fait dans la symbolique exégétique, où il permet de caractériser une espèce sur la base d'un ou de plusieurs traits particuliers. Chez Hildegarde, lorsqu'il est explicitement employé, il se rattache en outre à une évaluation axiologique de l'espèce en question. Certaines se retrouvent alors largement valorisées, notamment du fait de leur tempérament équilibré. À titre d'exemple, à propos du cheval dont elle rapporte l'alimentation saine, la force et la température plutôt chaude, Hildegarde indique « *bonam naturam in se habet*²¹ ». Le chevreuil, à la température ni trop chaude ni trop froide, a pour sa part une nature « saine²² ».

- 8 Pourtant, le concept semble rester chez elle une étiquette encore trop peu subtile et insuffisamment pertinente pour rendre compte de l'enjeu d'écriture qu'elle se donne. Si la *natura* constitue bien le résumé permettant de circonscrire l'essentiel d'une espèce pour la présenter, comme c'est habituellement le cas dans les œuvres qui déploient l'exposé symbolique du monde vivant, elle n'est, chez elle, qu'un premier pas. La préférence de l'abbesse irait donc aux « *subtilitates* », caractéristiques plus ténues et spécialisées, moins directement observables que la *natura* appréhendée en référence à la théorie élémentaire traditionnelle (tempéraments, humeurs et éléments). Celles-ci renvoient davantage aux mécanismes dynamiques du monde naturel : comme on le verra, Hildegarde préfère s'avancer vers le caché pour dévoiler les mécanismes internes à la logique divine.
- 9 Cette révélation de l'inconnu suppose un autre écart, d'importance, avec le travail encyclopédique : le refus délibéré et conscient de la citation. L'encyclopédisme se présente au Moyen Âge comme un genre éminemment *auctorial*, fondé sur une exploitation et une médiation de citations empruntées à divers textes antiques, patristiques, contemporains ou parfois traduits du grec ou de l'arabe²³. Hildegarde, elle, non seulement ne présente aucune source de manière affirmée et ne cite aucun ouvrage d'autorité explicitement²⁴, mais n'a de cesse dans ses œuvres visionnaires de se présenter comme inculte et misérable. En jouant à opposer le savoir des hommes transmis dans les livres et la science divine offerte par le Créateur par révélation, l'abbesse construit ainsi, comme l'a dit Laurence Moulinier²⁵, la cohérence de son *ethos* de visionnaire, en gardant le silence sur ses lectures. Ce rapport à la source de l'information, fondamental pour l'approche de l'animal au Moyen Âge, dont le « fonds informatif » est relativement stable, nous entraîne alors vers le second genre à partir duquel Hildegarde opère un pas de côté, le bestiaire.

Hildegarde face au bestiaire

- 10 On trouve, sous la plume d'Hildegarde, des comportements moraux ou sociaux dépréciés chez l'animal. Le singe est par exemple « instable²⁶ », l'hirondelle « irritable²⁷ » et l'ours libidineux²⁸. Toutefois, comme on le voit pour ce dernier dont le comportement sexuel déviant est décrit dans une simple constatation de faits, sans manifester de réprobation, non seulement ces mentions ne poussent pas notre auteur à condamner moralement l'animal, mais elles ne supposent pas non plus un discours sur la conduite à tenir pour l'homme. La *Physica* ne contient en effet pas de moralisation élaborée à partir d'une propriété animale et on n'y lit pas davantage d'*exemplum* animalier qui inciterait directement le chrétien à une meilleure conduite de vie. En cela, Hildegarde semble faire un pas de côté face à une autre tradition d'écriture du

monde animal – en partie liée dans ses sources à l'encyclopédie – celle du bestiaire. Dans ce dernier s'articulent explicitement une observation zoologique et un point de doctrine, un rappel d'histoire sainte ou une injonction à une conduite digne du chrétien²⁹. Cette logique allégorique à finalité pédagogique, initiée par le *Physiologos* grec puis ses traductions latines, se trouve systématisée et illustrée par les nombreuses versions des bestiaires qui en sont issus et circulent en Europe occidentale³⁰. Or, si Hildegarde reprend parfois la même structure exégétique dans ces notices, elle ne cible pas la même finalité et ne souligne jamais explicitement l'enjeu d'enseignement moral et doctrinal, comme c'est le cas dans ces textes³¹. De même, on ne retrouve pas chez elle d'exhortation explicite enjoignant aux fidèles une conduite à tenir³².

- 11 L'abbesse semble ici tout à la fois connaître, exploiter, et se démarquer de sa source implicite³³, car le texte du *Physiologos* imprime sa marque dans la *Physica*, qui partage nombre d'informations avec les bestiaires qui en sont dérivés. Hildegarde rappelle par exemple que l'aigle peut regarder le soleil en face. Elle choisit surtout, à ce propos, d'en expliciter les raisons physiologiques : « ses yeux sont plus ardents qu'aqueux, et c'est aussi pour cela qu'il regarde fortement le soleil³⁴ » écrit-elle. De même, en indiquant que l'éléphant est chaste, elle explique le phénomène par l'absence de chair dans l'animal³⁵. L'abbesse semble s'arrêter à l'élucidation, le plus souvent au moyen de la théorie élémentaire, de ces phénomènes éthologiques qui définissent les natures animales. Ces dernières ne figurent pas les comportements vertueux ou les manquements respectivement encouragés et fustigés par les bestiaires³⁶, pas plus qu'elles ne donnent lieu à des rappels d'interdits doctrinaux ou des remarques d'édification « pratique ». L'abbesse s'attache plutôt à expliquer par la physique la matière qu'elle puise dans la tradition, quitte à se démarquer plus nettement de ses lectures. Par exemple, à propos du castor, la nonne ne mentionne pas le traditionnel récit d'auto-castration rapporté dans les bestiaires³⁷ et elle ne reprend pas la liste exacte des animaux abordées par le *Physiologos*, omettant et ajoutant des espèces dans son catalogue personnel. La *Physica* trahit donc la connaissance de cette source autant que son exploitation sélective : l'abbesse recompose et n'hésite pas à réaménager l'information pour servir son projet.
- 12 Elle semble même détourner le deuxième moment de la logique allégorique du bestiaire, comme on peut s'en rendre compte grâce à la notice qu'elle consacre au lion. L'image de ce dernier, capable de ressusciter ses petits mort-nés, est bien connue dans l'Occident médiéval et apparaît dans le *Physiologos* et les bestiaires à sa suite, faisant du fauve une figure christique³⁸. Chez Hildegarde, le récit est plus original, puisqu'il est dépourvu de l'association au Christ, alors que la nonne relie la famille de lions au couple édénique – rapprochement absent du *Physiologos* et des bestiaires latins. Voici le texte :

Après que [la lionne] a mis bas et qu'elle a vu les petits morts, elle s'en éloigne ; mais le lion, la voyant alors, comprend qu'elle a mis bas, et sentant aussitôt les petits, il court vers eux en rugissant, et il reprend les forces qu'il avait perdues dans l'union avec la lionne, et il émet des rugissements si forts que les petits en sont ressuscités. Après avoir été ressuscités, ces petits-là émettent des rugissements si hauts que la lionne les entend et, joyeuse, elle accourt peu après et chasse le lion loin d'eux, et elle les réchauffe et les fait se lever, et ne permet pas au lion de s'approcher d'eux davantage, jusqu'à ce qu'ils aient grandi. Et Adam et Eve ne criaient pas dans leur lamentation avant qu'un homme soit né ; mais après que le premier enfant fut né, celui-ci aussitôt se lamenta en criant, jusqu'aux nombreux éléments situés dans les hauteurs ; entendant cette voix inconnue, Adam accourut

et ayant entendu cette voix de lamentation, lui-même de la même façon cria pour la première fois, et Eve en même temps que lui, de même que le lion, la lionne et les lionceaux rugissent en même temps lorsqu'ils ressuscitent. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 3, trad. adaptée de KLEIN : 191-192)

- 13 Hildegarde se rattache ici à la tradition allégorique médiévale : après l'exposé du comportement du lion et de sa femelle, elle propose une analogie avec Adam et Ève avant la Chute, associant le monde visible à l'histoire sainte. Les deux, ainsi juxtaposés, se font pendants d'une même vérité, révélée autant par le texte sacré que par le livre de nature. Cependant, cette logique binaire de l'écriture allégorique est investie d'un autre sens chez Hildegarde qui, dès lors, se distingue de la tradition par la finalité qu'elle attacherait à l'exposé de la *natura*. Si la méthode exégétique est bien employée, elle n'aboutit pas à une moralisation directement applicable au comportement de l'homme, qu'il faut sans cesse amender et diriger dans sa conduite.
- 14 Hildegarde se saisit du montage discursif en deux parties pour servir son propre projet, la révélation des subtilités de la Création. À la lecture de la notice, la nature du lion n'apparaît pas tant comme un moyen de faire voir un moment de l'histoire sainte que de montrer comment l'animal a conservé une part de la nature du couple édénique dans son comportement. La juxtaposition sert ainsi plutôt à mettre en valeur une relation d'ordre physique : le moment prélapsal rapporté par le texte sacré devient le moyen de connaître et de comprendre la logique naturelle des êtres d'ici-bas. Le cosmos se donne à lire dans ses « subtilités », dynamiques sous-jacentes, invisibles à première vue, qui règlent et renforcent la cohérence de la Création. Pour Hildegarde, ce n'est pas le lien rhétorique significatif qu'il faut révéler pour l'enseignement catéchétique, mais ces fils ténus qui relient les éléments de la Création entre eux, en expliquant leurs natures par ces correspondances. Les animaux s'inscrivent dans le cosmos général, ce qui permet de fonder et justifier une utilisation médicale « sympathique » des produits qui en sont dérivés. Cette révélation d'un cosmos dynamique, traversé de liens et de logiques invisibles, entre aussi dans un projet théologique de louange du Créateur déployé progressivement à travers le déroulé des notices.
- 15 Un autre exemple, celui de la belette, est éclairant à cet égard. La capacité de l'animal à ramener à la vie ses petits mort-nés grâce à une herbe a dépassé les frontières du genre du bestiaire et se lit par exemple chez Marie de France³⁹. Chez Hildegarde, on trouve la plante, ici non identifiée, qui permet la régénération, mais à nouveau l'abbesse ne s'en tient pas là :
- [La belette] connaît (*novit*) certaines petites herbes dans lesquelles se trouvent la santé de la vie, [...] et quand elle l'a trouvée, elle exhale son souffle sur elle et elle urine dessus, et ainsi, elle mélange sa force à la force de cette herbe-là, et ainsi, elle attend une petite heure que la petite herbe soit bien et pleinement imprégnée de son urine, et alors elle l'arrache avec sa bouche, et elle la pose dans la bouche de cette belette mourante dont le souffle vital est déjà dans la gorge, et ainsi celle-ci redeviendra saine, et se lèvera et s'en ira. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 38, trad. KLEIN : 253-254)
- 16 D'après Hildegarde, le remède est valable autant pour ses propres petits que pour une autre belette, mais nécessite dans tous les cas que l'animal exhale d'abord son souffle sur l'herbe et qu'elle urine dessus. Ce n'est qu'alors qu'elle peut disposer l'herbe dans la bouche de la belette mourante pour la ressusciter. On le voit, Hildegarde se démarque en ajoutant à la notice des observations personnelles qu'elle présente même comme

indispensables, en soulignant que cette herbe n'a pas de valeur en soi mais nécessite le processus et ne s'applique qu'à cet animal. En revanche, du fait que la belette se fait féconder par la bouche et enfante par l'oreille (comme le rapportent par exemple les bestiaires de la Seconde famille ou le *Bestiaire* en français de Philippe de Thaon dans la première moitié du XII^e siècle en attribuant l'information au « Physiologue ⁴⁰ »), Hildegarde ne dit rien.

- 17 Pour Laurence Moulinier, le texte du *Physiologus* reste dans la *Physica* une « trame » sur laquelle l'abbesse « brode assez librement⁴¹ ». De fait, ce qui était dans le *Physiologus* et dans ses descendants l'exposé d'une nature suivie de son pendant allégorique pour proposer une leçon de vie morale et spirituelle, ne se trouve pas investi du même enjeu chez l'abbesse, qui choisit de reprendre la matière et la forme binaire de la notice zoologique traditionnelle comme un outil de révélation des liens cosmiques dont le monde naturel est traversé. À cet égard, la préface du livre sur les bêtes semble même nettement se distancer de la méthode des bestiaires. On peut y lire :

la sagesse de l'homme invente ce qu'elle dit de chaque homme : tu es comme tel ou tel animal, parce que les animaux ont en eux quelque chose de semblable à la nature de l'homme (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VIII, *praefatio*, trad. KLEIN : 185)

- 18 Plutôt que de faire des comportements animaliers des exemples de vie chrétienne pour prescrire des attitudes éthiques, comme le fait « la sagesse » des bestiaires, Hildegarde réinvestit et dynamise l'écriture allégorique pour dévoiler les « subtilités » du monde qui mettent en relation les diverses créatures, c'est-à-dire les logiques internes et multiples d'une participation cosmologique à ce qui fonde et définit les diverses natures. Reprenant le principe allégorique du bestiaire, elle lui préfère une analogie « de nature » qui inscrit les espèces dans une physique globale de la Création.

Cadres anciens et nouvelles notices

- 19 Hildegarde reconfigure ainsi l'espace textuel pour exposer sa vision originale du monde animal en modelant l'atome définitoire du genre sur lequel repose l'ensemble de l'édifice, la notice. Chez elle, cette dernière est toujours binaire, comme on peut le remarquer à propos des animaux déjà mentionnés. Les deux pôles d'action de la notice animalière sont ainsi l'exposé de la *natura* de la créature dans un premier temps, puis l'énoncé de ses *virtutes*, c'est-à-dire l'utilité de l'animal dans une perspective essentiellement anthropocentriste. Cette dernière est le plus couramment tournée vers la pharmacopée, et consiste très souvent en une remarque d'ordre nutritif sur la qualité de la chair, qui joue aussi le rôle de cheville entre les deux parties. Ces prescriptions sont justifiées par la position de l'abbesse par rapport aux communautés dont elle a la charge autant spirituelle que domestique et sanitaire, à Disibodenberg puis à l'abbaye de Rupertsberg, qu'elle fonde vers 1150 et où elle rédige certainement le texte. Cette double responsabilité, à une époque où la médecine dite « monastique » n'est pas encore supplantée par la médecine livresque influencée par la science arabe, permet de comprendre l'empreinte médicale forte du texte, qui a d'ailleurs valu à la *Physica* d'être à plusieurs reprises rejetée du corpus encyclopédique médiéval.
- 20 Il faut aussi mentionner l'existence de notices consacrées à des espèces sans aucune utilité pour l'homme, que l'abbesse aborde tout de même dans son catalogue. C'est par exemple le cas dans le livre des poissons à propos des lamprillons⁴² ou du chabot⁴³, ou encore pour le butor, dans le livre des oiseaux, à propos duquel elle écrit :

Le butor a une faible chaleur en lui, et il ne convient pas à l'alimentation, parce que tout ce qui est en lui est contraire à l'homme. Et il ne convient pas pour les médicaments. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 26, trad. KLEIN : 126⁴⁴)

- 21 Le système d'exposition zoologique englobe chez Hildegarde des espèces qui « ne conviennent pas comme remèdes », selon ses propres mots⁴⁵ : de telles mentions ancrent la visée médicale de l'œuvre de façon explicite et affirmée. Plutôt que de taire la nature de certaines espèces, Hildegarde les inclut dans son catalogue exposant la Création, quitte à les rejeter de son projet dans un deuxième temps seulement. Sans application médicale directe, ces espèces n'en sont pas moins intégrées au relevé du vivant, dans une certaine aspiration à l'exhaustivité.
- 22 D'autre part, cette binarité n'exclut pas l'originalité au sein même de l'exposé de la *natura*, première partie traditionnelle de la notice. Ainsi dans la notice sur le lièvre, Hildegarde ne se contente pas de varier mais, augmentant l'espace dédié à l'exposé de la *natura*, semble dramatiser une opposition entre les naturalistes qui la précèdent et sa capacité à voir les subtilités du vivant. La notice témoigne d'une volonté de mettre à jour l'information zoologique et d'expliquer l'erreur commise par les naturalistes qui l'ont précédée :

Mais quelquefois, [le lièvre] semble changer de sexe (*sexum mutare videtur*), c'est à dire que le mâle entraîne quelquefois ses organes mâles à l'intérieur, de sorte qu'il est presque féminin, et quelquefois non, et que la femelle émet près de son nombril presque une espèce d'os ou comme de l'intestin de sorte qu'on peut la croire presque masculine (*videtur*), et cependant, elle n'est masculine en aucune façon. Car le mâle ne devient pas femelle, ni la femelle mâle, de sorte que le mâle ne met pas bas, et que la femelle n'a pas de semence masculine. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 18, trad. KLEIN : 226)

- 23 La variation ne se trouve donc pas uniquement dans l'absence d'interprétation morale ; elle est aussi dans l'importance donnée à un exposé critique de la *natura* conforme aux exigences de l'œuvre pour offrir une vue complète et approfondie de la Création. La première partie de notice elle-même n'est donc pas une simple reprise de la matière présente dans les autres traditions textuelles, encyclopédies ou bestiaires⁴⁶. Hildegarde, comme ici, peut même jouer à mettre en scène une tradition – laissée indéfinie et vague par l'usage du passif et par l'absence de toute référence directe à un auteur – qui serait celle de mauvais observateurs. En amplifiant son propre écart avec cet héritage, soulignant le « *quasi* » qui a trompé ses prédécesseurs, Hildegarde n'hésite pas à s'engager dans une tonalité polémique en dialogue avec eux, comme le montrent les dernières lignes de la citation, où la cheville « *nam* » vient explicitement marquer un retour à la réalité et où la négation des propositions ancre l'abbesse dans un rôle de correctrice. Par là, Hildegarde rehausse sa propre capacité à voir et comprendre la Création, au-delà des trompe-l'œil. Elle dramatise ainsi son écart avec le discours naturaliste en vigueur. Ainsi, Hildegarde ne se contente pas de conserver l'exposé de la *natura* pour ensuite en convertir la deuxième partie, en substituant à ce qui était l'exposé moralisateur des bestiaires ses propres considérations de pragmatique médicale. L'organisation discursive de l'exposé didactique ne se résume pas à une substitution du diptyque canonique. C'est à un réaménagement des cadres textuels et rhétoriques précédents que se livre la nonne ; elle le double à l'occasion d'une discrète remise en cause de la tradition et d'une appropriation personnelle du savoir sur le vivant, pour mieux progresser dans sa quête naturaliste. Il s'agit d'un vrai pas de côté opéré pour laisser la place à un autre aménagement didactique. Hildegarde recherche en effet une information dont elle contrôle la réalité et la pertinence, pour mieux

déployer sa propre logique et, on va le voir, proposer une autre exemplarité, une autre « école des bêtes ».

École des bêtes, école par les bêtes

- 24 En effet, l'exposé de la *natura* apparaît comme le lieu où l'intérêt didactique du monde animal est abordé pour lui-même, mis en abîme et réfléchi. Hildegarde y prouverait que la connaissance de la Création n'est pas le propre de l'homme, mais que les animaux aussi sont dépositaires de savoirs touchant au monde naturel. Il appartient alors à l'abbesse, dans la relation savante qu'elle institue, de révéler ces savoirs de l'animal à des lecteurs, qui n'y ont pas accès. En proposant à l'homme d'observer des espèces savantes, de voir leurs « subtilités », Hildegarde ne lui propose-t-elle pas un miroir tout entier tourné vers une éthique du savoir, voire un mode d'emploi de la connaissance ?
- 25 Dans un premier temps, l'homme peut être ainsi contraint à une certaine humilité, au prix d'un léger décentrement, comme lorsque l'abbesse écrit, en parlant du corbeau :
- Et il est astucieux, audacieux, et il n'a pas peur, et il ne fuit ni ne craint l'homme, de telle sorte qu'on peut facilement parler avec lui, et qu'il aurait presque le savoir pour ce faire, s'il n'était un animal sans raison (*et scientiam fere ad hoc haberet, nisi quod irrationale animal est*). Et parce qu'il connaît l'homme (*hominem cognoscit*), pour cela il dérobe souvent ce que l'homme a auprès de lui. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 22, trad. adaptée de KLEIN : 121)
- 26 Dans cet examen de l'intelligence animale, Hildegarde propose une subtile théorie. Le corbeau détient une « *scientia* » mais pas de « *ratio* ». Si ce dernier terme semble être chez Hildegarde le propre de l'homme⁴⁷, le premier, celui de « *scientia* », peut s'appliquer à l'humain comme à l'animal. La science du corbeau peut ainsi consister, en partie, en une science sur l'homme : l'animal est voleur par sa capacité même à détenir des informations sur le comportement humain.
- 27 Le verbe « *scire* » est ainsi utilisé à de très nombreuses reprises dans la *Physica* avec pour sujet une espèce animale, et pour cible et objet l'homme lui-même. Ce n'est pas sans rappeler le choix de la sainte d'utiliser ce verbe, à la modalité injonctive, comme titre d'une des œuvres visionnaires, le *Scivias* (« Sache les voies »). La *scientia*, faculté cognitive, est donc commune à plusieurs règnes de la Création, et proche, pour les bêtes, de la notion moderne d'instinct. La notice sur le pélican nous l'indique : « *et leta et tristia tempora hominum sentit ac intelligit*⁴⁸ ». Ici, l'opération n'est pas seulement sensible, instinctive : elle repose sur une pleine capacité intellectuelle, comme l'indique la coordination entre les verbes, le premier, indiquant la perception, ne suffisant pas à exprimer le double outillage mental de l'animal⁴⁹. Ces animaux qui détiennent une science sont assez nombreux dans la *Physica* : le lion, comme le loup, « connaît l'homme⁵⁰ ». Le terme se lit aussi dans la préface du livre des poissons, où l'abbesse écrit :
- Mais Dieu a donné à quelques poissons une forme de savoir (*quandam scientiam*), selon leur nature et selon leur espèce de sorte qu'ils reconnaissent (*cognoscunt*) des herbes et des racines dans les eaux. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, « Praefatio », trad. KLEIN : 15-16)⁵¹
- 28 Elle indique que la baleine connaît une herbe qui lui permet de frayer, que le marsouin utilise une plante le rendant fécond et que le saumon sait trouver des végétaux l'autorisant à se passer de nourriture pendant de longues périodes. Des animaux,

sauvages comme domestiques, sont donc détenteurs d'un savoir collectif et individuel spécifique et étranger à l'homme. Dans le livre portant sur les animaux terrestres, cette science inaccessible à l'homme fait aussi l'objet d'insistance de la part de l'abbesse. Dans le cas de la belette déjà évoqué, Hildegarde précise à propos de cette fameuse plante régénérante :

Et cette herbe est inconnue (*ignota est*) de l'homme et des autres animaux, parce que même si l'homme et les autres animaux la connaissent (*scirent*), ni leur souffle ni leur urine n'aurait de valeur pour l'imprégner, puisque cette herbe en soi n'a rien pour la santé de la vie, si elle ne reçoit pas de cette manière la force de la respiration et de l'urine de la belette. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 38, trad. KLEIN : 253-254)

- 29 Non seulement l'homme se trouve privé d'un usage efficace de la plante, du fait même de sa nature, mais il n'a pas même accès à la connaissance du phénomène que l'auteur se fait fort de révéler. L'animal est ici le possesseur d'un savoir sur le monde végétal qu'il sait exploiter et « mettre en forme » pour aboutir à des remèdes, dans une relation d'où l'homme est comme doublement exclu, lui qui ne connaît pas l'ingrédient et serait incapable de s'en servir. L'animal détient ainsi un savoir propre sur le monde naturel, avec lequel il entre en relation, dont le partage avec l'homme est impossible⁵².
- 30 Dans la notice suivante, Hildegarde rapporte que la souris connaît des difficultés pour enfanter et s'aide de petits cailloux qu'elle réchauffe par son souffle ; une fois allongée dessus, elle met bas « sur le champ ». Or, ces petits cailloux, précise Hildegarde, seraient d'une grande utilité à la femme enceinte car si l'on trouve ceux qui ont servi à la souris, on peut les nouer à l'ombilic de la parturiente pour faciliter l'accouchement⁵³. Un autre passage fait état d'un serpent qui connaît une racine dont il sait user pour rester en bonne santé⁵⁴. Comme Hildegarde l'explique clairement, Dieu a refusé la connaissance de cette racine à l'homme (« *nescit nec invenire poterit* ») afin de garantir l'équilibre général du monde, lui évitant ainsi une invincibilité qui le rendrait oublieux du Créateur. Nombreuses sont ainsi les espèces détenant des savoirs exclusifs refusés à l'homme et qu'Hildegarde révèle, elle qui a eu connaissance des mystères de la Création. On ne se trouve donc pas exactement face à un enseignement offert aux chrétiens, mais plutôt devant la révélation de propriétés perdues, faisant de la connaissance un « fruit défendu ». Dans la *Physica*, cette tension entre savoir et ignorance peut aussi laisser entrevoir un comportement exemplaire présenté à l'homme, lui fournissant l'exemple d'une façon d'être au monde, plus sensible au cosmos et à la nature, traversée de subtilités. Par là, l'abbesse propose aussi une manière d'appréhender et de concevoir la connaissance naturaliste, pour se rendre compte que l'homme n'en est pas le seul dépositaire, dans des relations dont il est parfois exclu. Cette logique vient renforcer la participation au cosmos de tous les êtres vivants réunis par ces « subtilités » sous-jacentes. La mise au jour de cette subtilité permet d'engager une éthique de la révélation, mode de présentation commun à l'ensemble des ouvrages d'Hildegarde, et particulièrement de ses écrits visionnaires, moins éloignés qu'on ne pourrait le penser de son œuvre de « physicienne ».

Voir pour savoir : la vision comme méthode savante

- 31 En effet, Hildegarde semble nous montrer le chemin de l'attitude à avoir pour bien savoir : il suffirait d'observer. Ainsi, tous les animaux cherchent des yeux l'objet qu'ils souhaitent exploiter et le trouvent dans la nature, car ils en connaissent l'aspect et la

forme⁵⁵. D'une manière générale, une grande attention est portée à la faculté de voir dans la *Physica*, peut-être à mettre en rapport avec le nombre important de recettes médicales qui permettent de soigner les maladies oculaires⁵⁶. Dans la notice du loup, Hildegarde indique également que, lors de la rencontre entre le loup et l'homme, celui qui voit l'autre en premier prend le dessus, rappelant toute l'importance de la vision pour conserver une position dominante dans l'ordre du monde. D'autre part, l'abbesse fait plusieurs fois mention de la qualité de la vue concernant quelques espèces que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder, comme la taupe ou l'aigle ; elle relie la puissance et la force de ce dernier à sa capacité à regarder le soleil⁵⁷. Le singe, quant à lui, simplement en observant (« *inspiciat* ») l'homme, cherche à reproduire son comportement, sans y parvenir réellement⁵⁸. Si l'on revient à la notice du lièvre, déjà citée, la même importance de la vue s'observe par la répétition de la forme verbale « *videtur* » appliquée à l'observation défaillante des naturalistes dont Hildegarde se sert pour rehausser ses propres compétences. Dans cette notice, non contente de se distinguer de cette tradition, elle en dénonce l'attitude : le défaut d'observation attentive et soignée engendre des erreurs d'appréciation et fausse la connaissance. Pour Guy Beaujouan, Hildegarde serait même celle qui « ouvre les yeux » et ferait figure de véritable jalon naturaliste, du fait de cette place de l'observation directe dans l'œuvre⁵⁹. Il reste cependant difficile de différencier ici méthode réelle et posture auctoriale.

- 32 La notice sur la licorne va plus loin encore. À propos de cet être merveilleux, le texte développe un court récit donnant à lire les modes de capture de l'animal, où la vue fait à nouveau l'objet d'une insistance particulière :

Il y avait un philosophe (*Quidam enim philosophus erat*) qui étudiait les natures des animaux (*naturas animalium perscrutaverat*), et d'aucune manière il n'avait pu attraper cet animal, ce dont il s'étonnait fort (*mirabatur*). Un jour, il s'en alla chasser comme il avait coutume de le faire auparavant, et des hommes, des femmes et des jeunes filles l'accompagnaient. Mais les jeunes filles allaient séparées des autres hommes, et entre temps, elles jouaient dans les fleurs. Mais la licorne, après avoir vu les jeunes filles (*puellis visis*), retint ses sauts et s'approcha insensiblement, et ensuite elle s'assit sur ses pattes arrière à distance d'elles, et elle les observa attentivement (*diligenter inspexit*). Et le philosophe, voyant cela (*hoc videns*) considéra (*consideravit*) tout cela avec attention, et il comprit (*intellexit*) qu'il pourrait capturer la licorne grâce aux jeunes filles, et s'approchant dans son dos, il la captura grâce aux jeunes filles. En effet, la licorne, voyant une jeune fille à distance (*a longe visa puella*) s'étonne (*miratur*), de ce qu'elle n'ait pas de barbe, et malgré tout une forme humaine ; et s'il y avait deux ou trois jeunes filles en même temps, elle s'étonne d'autant plus (*tanto plus miratur*) et est d'autant plus vite capturée, parce qu'elle a les yeux rivés sur elles (*cum oculos suos in eas figit*).
HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 5, trad. KLEIN : p. 198-199.

- 33 Ici, c'est non seulement ce que la licorne voit qui la pousse à moduler son comportement, mais c'est aussi, pour le philosophe étudiant les natures des animaux – la référence au Physiologue semble bien ici évidente –, l'observation de l'animal dans son contexte qui lui permet de découvrir les caractéristiques éthologiques de l'animal. L'insistance sur l'enjeu scopique de la scène paraît bien important : on se retrouve face à la mise en scène de l'observateur naturaliste, dans un XII^e siècle où cette modalité d'accès à la connaissance n'est pas toujours revendiquée⁶⁰. Or, ce dispositif visuel vient ici s'appliquer à un animal fabuleux impossible à observer : le philosophe face à la licorne se construit comme l'image projetée de ses prédécesseurs par Hildegarde. On peut d'autre part mentionner la place non moins importante que le regard de l'animal

lui-même occupe dans la scène, puisque la licorne, surprise et séduite par ces jeunes femmes sans barbe, se trouve capturée au moment même où son regard fige ses réflexes et suspend son attention. La vue, séduisante, devient autant l'outil de la connaissance que celui de la tromperie, comme c'était déjà le cas, bien que différemment, dans l'exemple de la belette.

- 34 Pour l'abbesse, qui se livre d'abord et avant tout à une mise en scène de cette situation d'observation dans le cas d'un animal merveilleux, la question n'est pas sans intérêt : la scène pourrait pointer vers une description de la méthode de travail qu'elle privilégierait, elle qui connaît si bien son environnement naturel. Sa méthode d'observation a été soulignée à plusieurs reprises : Robert Delort fait d'elle une zoologue précisément car, malgré ses « remèdes de bonne femme », elle a « vu et observé nombre d'animaux⁶¹ ». Effectivement, on peut voir dans l'attention d'Hildegarde à la faune locale, mais aussi dans l'emploi des termes vernaculaires pour désigner les espèces, autant d'indices d'une pratique de l'observation et d'une connaissance empirique de la faune germanique. Hildegarde connaît très bien certaines pratiques alimentaires et écologiques de son temps, entre autres à propos des poissons, comme Cécile Rochelois le remarque⁶². Toutefois, il ne faudrait pas faire d'Hildegarde une femme uniquement « de terrain » et bien suivre Laurence Moulinier lorsqu'elle parle d'un mélange entre « choses vues » et « choses lues⁶³ », comme on a déjà pu l'évoquer.
- 35 En dépit de ses revendications d'inculture, Hildegarde s'emploie à une élaboration rhétorique originale du cadre savant de son ouvrage. Cette importance de la vision est donc à mettre en lien direct avec l'*ethos* qu'elle n'a de cesse de construire dans l'ensemble de son œuvre⁶⁴. Si on la suit, Hildegarde ne tient rien du savoir humain mais tout des choses que le Créateur lui a donné à voir « par ses yeux et oreilles intérieures », comme elle le dit dans ses œuvres mystiques⁶⁵. Or, et elle insiste sur ce point dans ses prologues, ses visions n'ont été données qu'à elle seule, le reste de la Création n'y a pas eu accès. Elle est donc la visionnaire élue à laquelle le Créateur a réservé l'accès à la connaissance.
- 36 La *Physica* nous pousse de plus à relier un tel enjeu à la perspective de la Chute. Si, comme nous l'apprend la notice de l'ours ou la préface du livre des reptiles, c'est à ce moment que les animaux ont chacun reçu leurs natures, l'événement correspond pour l'homme à une dégradation du savoir. Dans la préface aux livres des poissons, où elle aborde l'existence d'une herbe connue des espèces aquatiques seulement, elle précise qu'avant la faute, Adam connaissait et savait se servir de cette plante, désormais accessible aux seules créatures aquatiques :

Si l'homme savait et connaissait (*sciret et cognosceret*) ces herbes et ces racines, et s'il pouvait les avoir, et si parfois il les mangeait, il pourrait rester sans autres nourritures pendant quatre ou cinq mois, après les avoir goûtées une seule fois ; mais sa chair en deviendrait dure et noueuse, et ne serait pas si douce qu'elle l'est à présent. Car Adam, quand il a été chassé du paradis, les connaissait et les cherchait dans l'eau (*cognovit herbas predictas et eas in aquis quaesivit*), et les mangeait de temps en temps quand il n'avait pas d'autres nourritures, mais ensuite, quand il pouvait avoir d'autres nourritures, il les évitait. Car ces plantes ne poussent ni ne pourrissent facilement, et si les poissons ou les bêtes en mangent un peu, elles restent longtemps non digérées dans le ventre, parce qu'elles sont difficilement digérées. (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, « praefatio », trad. KLEIN : 15-16)

- 37 Chez elle, avec la Chute, l'homme expérimente une perte des savoirs, dont certains sont restés accessibles à certaines bêtes. Hildegarde, parce qu'on le lui a accordé, met au jour ces subtilités qui organisent la vie des êtres au sein du cosmos. Pour elle, une meilleure connaissance zoologique est accessible à l'homme par la simple observation du réel, lui permettant ainsi de mieux se rendre compte des « natures » diverses de la faune. Le philosophe à la licorne serait alors un modèle exemplaire à suivre pour tenter de faire de l'homme un meilleur observateur de son environnement, sans lui éviter pour autant des illusions trompeuses. De fait, cette science ne sera pas complète, totale et restera peu maîtrisable par l'homme tant qu'elle n'aura pas été révélée par Dieu ou sa sainte abbesse. Si Hildegarde tente effectivement de « redonner à l'homme déchu les clés d'une Nature bonne qu'il a perdues⁶⁶ », rien ne se fait sans elle. Trouver les clés par soi-même et non par la lecture des sommes savantes serait donc possible, et l'abbesse a su faire de sa révélation le truchement nécessaire à cette opération. Ainsi à plusieurs reprises dans ses œuvres visionnaires, le miroir, instrument qui permet une connaissance de soi par la vue, se trouve appliqué à sa propre personne et renvoie à son rôle auctorial, comme elle le dit par exemple à la fin des visions du *Scivias*⁶⁷. Le rôle de la vue dans l'œuvre de l'abbesse rhénane, modalité efficace d'accès au savoir et motif rhétorique de genèse littéraire, apparaît donc central pour comprendre les enjeux posés par son texte scientifique. Une telle insistance sur le regard constitue une posture éthique, épistémologique et auctoriale. On se souvient d'ailleurs que l'exposé naturaliste de la *Physica* est, lui aussi, la conséquence d'une vision, comme l'explique l'abbesse dans le *Livre des mérites de la vie*, où elle donne tout son sens au verbe « ostenderit », les éléments lui étant « montrés pour qu'elle les explique⁶⁸ ». Alain Rey conclut de même que l'ensemble de l'œuvre d'Hildegarde doit être compris comme un savoir reçu qu'elle cherche à transmettre aux autres et remarque qu'« on ne peut donc [la] lire en faisant abstraction de l'univers de la vision⁶⁹ ».
- 38 L'enjeu savant et exemplaire donné à la faune par Hildegarde suit sa logique et sa dynamique propre, se démarquant et s'appuyant sur les modèles traditionnels qui déjà faisaient de l'animal le centre d'un réseau didactique. L'entreprise savante de la *Physica* conjugue ainsi valorisation de la connaissance de la Création et manière d'être au monde. Elle propose une certaine ouverture sur la dynamique du cosmos et ses ressources naturelles, dont de nombreuses espèces savent se servir pour leur santé. C'est dans ce cadre que la nonne s'emploie à exposer ces logiques cachées. Chez elle, en regardant l'animal en tant qu'objet de savoir, on gagne alors souvent l'accès à sa découverte : ils servent à l'homme de modèle grâce aux révélations de l'auteur. La recomposition de l'image renvoyée par l'animal à l'homme, pour assurer l'effet spéculaire, est en effet spécifique à l'abbesse, qui délaisse l'interprétation morale de la *natura* de l'animal et le schéma pédagogique exposé-conséquence exemplaire⁷⁰, pour présenter un système dont la construction générale assure le sens. L'œuvre ne propose pas tant une mosaïque énumérative d'exemples de comportement qu'une invitation à entrer en symbiose avec le monde, par la connaissance améliorée, *subtile*, de celui-ci. Le sens ne serait donc pas à déduire par l'homme et la rhétorique. La clef de lecture ne se trouve pas tant dans le double niveau de l'allégorie que dans l'exposé d'une connaissance fournissant à l'homme l'occasion parfaite de mieux comprendre le monde naturel dans lequel il évolue et qui lui est bénéfique. Apprendre du vivant et apprendre sur le vivant participent ainsi d'un même mouvement. La *Physica* propose alors d'aboutir à un savoir qui n'est pas mis en œuvre comme savant, mais comme résultat

évident de l'observation et d'un ancrage de l'homme dans le système universel de la Création divine, pourvu que notre auteur soit celle à qui il est permis de le révéler. Hildegarde, en construisant habilement au fil des notices une *persona* auctoriale, se fait résolument guide et clef pour donner à voir et à lire les subtils savoirs du monde naturel.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions de textes

- A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary*, CLARK Willene B. (éd.), Woodbridge - Rochester, 2006.
- ARISTOTE, *Histoire des animaux*, PELLEGRIN Pierre (trad.), Paris, 2017 (GF Flammarion).
- GIRAUT DE BARRI, *Topographie Hibernica*, BOIVIN Jeanne-Marie (éd.) dans *L'Irlande au Moyen Âge. Giraut de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, Paris, 1993.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Cause et Cure*, MOULINIER Laurence (éd.), Berlin, 2003 (Rarissima Mediaevalia).
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Le livre des œuvres divines (visions)*, GORCEIX Bernard (trad.), Paris, 1982.
- HILDEGARDE DE BINGEN *Livre des subtilités des créatures de diverses natures*, VERTEN Bernard (trad.), Gap, 2013.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica. Le livre des subtilités des créatures divines*, MONAT Pierre (trad.), Grenoble, 2011.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Les Causes et les remèdes*, MONAT Pierre (trad.), Grenoble, 1997.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Liber vite meritorum*, CARLEVARIS Angela (éd.), Turnhout, 1995 (CC, Continuatio Medievalis).
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica : livres V-VI-VII-VIII*, KLEIN Élisabeth (trad.), Basel, 1988.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica. Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum, textkritische Ausgabe. Text mit Berliner Fragment im Anhang*, HILDEBRANDT Reiner, GLONING Thomas (éd.), Berlin - New York, 2010.
- HILDEGARDE DE BINGEN, *Scivias. « Sache les voies » ou Livre des visions*, MONAT Pierre (trad.), Paris, 1996.
- Il "Fisiologo" latino : "versio B-Is"*, dans *Bestiari medievali*, MORINI Luigina (éd.), Torino, 1996.
- Le Bestiaire. Version longue attribuée à Pierre de Beauvais*, BAKER Craig (éd.), Paris, 2010, (Classiques français du Moyen Âge).
- MARIE DE FRANCE, *Lais*, KOBLE Nathalie - SÉGUY Mireille (éd. et trad.), Paris, 2011 (Champion Classiques Moyen Âge).
- PHILIPPE DE THAON, *Bestiaire*, MORINI Luigina (éd.), Paris, 2018 (Classiques français du Moyen Âge).

Travaux

BEAUJOUAN Guy, « La science dans l'Occident médiéval chrétien », in TATON R. (éd.), *La science antique et médiévale (des origines à 1450)*, Paris, 1966.

BEYER DE RYKE Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 81, 2003.

BOÛARD (DE) Michel, « Encyclopédies médiévales », *Revue des questions historiques*, 16, 1930, p. 287-288.

BOÛARD (DE) Michel, « Réflexions sur l'encyclopédisme médiéval », in BECQ A. (dir.), *L'encyclopédisme. Actes du Colloque de Caen, 12-16 janvier 1987*, Paris, 1991, p. 281-290.

CIPRIANI Mattia, « “In dorso colorem habet inter viridum et ceruleum...” Liber rerum e osservazione zoologica diretta nell'enciclopedica di Tomasso di Cantimpré », *Reinardus*, 29, 2017, p. 16-98.

DELORT Robert, *Les Animaux ont une histoire*, Paris, 1984, (L'Univers historique).

DRAELANTS Isabelle, « La science naturelle et ses sources chez Barthélemy l'Anglais et les encyclopédistes contemporains », in VAN DEN ABEELE B. et MEYER H. (dir.) *Bartholomaeus Anglicus, De Proprietatibus rerum. Texte latin et réception vernaculaire (Actes du colloque international - Münster, 9-11.10.2003)*, Turnhout, 2005, (De diversis artibus), p. 43-99.

DRAELANTS Isabelle, « Le “siècle de l'encyclopédisme” conditions et critères de définition d'un genre », in ZUCKER A. (dir.), *Encyclopédie. Formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, (Collection d'Études médiévales de Nice), p. 81-106.

DRAELANTS Isabelle, « Les encyclopédies comme sommes des connaissances (d'Isidore de Séville au XIII^e siècle, avec les fondements antiques) », in STOFFEL J.-F. (dir.), *Le réalisme. Contributions au séminaire d'histoire des sciences (1993-1994)*, Louvain-la-Neuve, 1996, (Réminiscences, 2), p. 25-50.

FOEHR-JANSSENS Yasmina, « “Noble oisel a en autour” : la noblesse animale et la “conjointure” des Lais de Marie de France », *Op. cit.* [En ligne], 10, 2018, mis en ligne le 11 décembre 2018, consulté le 8 décembre 2020. URL : <https://revues.univ-pau.fr/opcit/434> ; DOI : <https://revues.univ-pau.fr/opcit/434>.

GOUGUENHEIM Sylvain, *La Sibylle du Rhin. Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, 1996.

KUHRY Emmanuelle, « Panorama des manuscrits et nouvelles ressources pour l'étude de la tradition manuscrite du *Physiologus* latin », *RursuSpicae* [En ligne], 2, 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rursuspicae/924> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rursuspicae.924>.

LE CORNEC-ROCHELOIS Cécile, *Le poisson au Moyen Âge. Savoirs et croyances*, thèse de doctorat sous la direction de C. THOMASSET, Université Paris-Sorbonne, 2009.

LE GOFF Jacques, « Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ? », in PICONE M. (dir.), *L'enciclopedismo medievale. Actes du colloque de San Gimignano 1992*, Ravenna, 1994, p. 23-40.

MEIER Christel, « Organisation of Knowledge and Encyclopaedic ordo : Functions and Purposes of a Universal Literary Genre », in BINKLEY P. (dir.), *Pre-Modern Encyclopaedic Texts. Proceedings of the Second COMERS Congress, Groningen, 1-4 July 1994*, Leyden - New York - Köln, 1997, p. 103-126.

MOULINIER Laurence, « Abbesse et agronome : Hildegarde et le savoir botanique de son temps », in BURNETT C. - DRONKE P., (dir.), *Hildegard of Bingen. The Context of her Thought and Art*, London, 1998, p. 135-137.

MOULINIER Laurence, « Hildegarde de Bingen, les plantes médicinales et le jugement de la postérité : pour une mise en perspective », *Scientiarum historia*, n° 20, 1-2, 1994, p. 61-75.

MOULINIER Laurence, « L'ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen », in DURAND R. (dir.), *L'homme, l'animal domestique et l'environnement du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Nantes, 1993, p. 51-62.

MOULINIER Laurence, « Une encyclopédiste sans précédent ? Le cas de Hildegarde de Bingen », dans PICONE M. (dir.), *L'enciclopedia medievale. Actes du colloque de San Geminiano 1992*, Ravenna, 1994, p. 119-134., p. 271crit perdu à Strasbourgautres. traction de l' objet nul autre que l'e succède à un moment où influent sur les écrits enc

MOULINIER Laurence, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris - Saint-Denis, 1995 (Histoire ancienne et médiévale).

PAULMIER-FOUCART Monique, « L'Actor et les Auctores : Vincent de Beauvais et l'écriture du *Speculum Maius* », in ZIMMERMANN M. (dir.) *Auctor et auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale : actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999*, Paris, 2001, p. 145-160.

POMEL Fabienne, « Les belettes et la florete magique : le miroir trouble du merveilleux dans *Eliduc* » in GINGRAS F. et al. (éd.), « *Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees* ». *Hommages à Francis Dubost*, Paris, 2005, p. 509-523.

REY Alain, *Miroirs du monde : une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, 2007.

ZUCKER Arnaud, « Magie instinctive et magie artificielle chez Élien », in MOREAU A. - TURPIN J.-C. (dir.), *La magie*, Actes du colloque international de Montpellier 25-27 mars 1999, t. 2, *La magie dans l'Antiquité grecque tardive. Les mythes*, p. 79-94.

NOTES

1. Cet article a bénéficié des relectures d'A. Zucker et d'I. Draelants, ainsi que d'un relecteur anonyme, que nous remercions pour leurs utiles remarques.
2. HILDEGARDE DE BINGEN, *Scivias*, trad. MONAT, 1996 : 26-27.
3. S. GOUGUENHEIM, *La Sibylle du Rhin. Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, 1996, 57 : « on se gardera d'être trop naïf : de toute évidence, l'abbesse a été une grande lectrice ».
4. HILDEGARDE DE BINGEN, *Le livre des œuvres divines*, trad. GORCEIX, 1982 : 169.
5. HILDEGARDE DE BINGEN, *Le livre des œuvres divines*, prologue : 3.
6. Sur cette question, voir les travaux de L. MOULINIER, et, en premier lieu, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris - Saint-Denis, 1995. Elle note ainsi p. 275 : « l'aspect sous lequel l'œuvre se présente de nos jours n'a qu'un lointain rapport avec la rédaction primitive », concluant que l'ouvrage « ne saurait donc être étudié comme un écrit homogène ».
7. HILDEGARDE DE BINGEN, *Liber vite meritorum* éd. CARLEVARIS, 1995 : 8 : *eadem uisio subtilitates diversarum naturarum creaturarum [...] mihi ad explanandum ostenderat*. Il s'agit le titre choisi par deux traductions de l'œuvre en français : celle de Bernard VERTEN, *Livre des subtilités des créatures de diverses natures*, Gap, 2013 (pour les livres botaniques uniquement) et celle de Pierre MONAT, *Physica. Le livre des subtilités des créatures divines*, Grenoble, 2011.

8. Dans l'introduction à son édition, *Beate Hildegardis Cause et cure*, Berlin, 2003 : 17, L. MOULINIER note qu'« il est clair désormais qu'un même texte, un *Liber subtilitatum* semblable à celui du manuscrit de Florence, est probablement l'ancêtre commun à trois textes aujourd'hui distincts, la *Physica* telle qu'en la *Patrologie latine*, celle éditée par Schott à Strasbourg en 1533 et une grande partie du *Cause et cure* ».
9. MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 275-276.
10. MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 165-167. Voir aussi la synthèse faite dans L. MOULINIER, « Abbessse et agronome : Hildegarde et le savoir botanique de son temps », in BURNETT C. - DRONKE P. (éd.), *Hildegard of Bingen. The Context of her Thought and Art*, London, 1998, p. 135-137.
11. R. DELORT, *Les Animaux ont une histoire*, Paris, (L'Univers historique), 1984 : 45.
12. À ce propos, voir la synthèse d'A. ZUCKER dans l'introduction à *Encyclopédie. Formes de l'ambition encyclopédique de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, (Collection d'études médiévales de Nice), 2013, p. 11-32.
13. On notera cependant que ces deux dernières catégories n'en font plus qu'une dans l'édition donnée par Jean Schott à Strasbourg en 1533, les reptiles étant regroupés avec les mammifères sous le titre « *animantia terrae* ».
14. L. MOULINIER, « L'ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen », in DURAND R. (éd.), *L'homme, l'animal domestique et l'environnement du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Nantes, 1993, p. 51-62.
15. Sur la préention et la difficulté d'organiser le savoir, voir notamment C. MEIER, « Organisation of Knowledge and Encyclopaedic ordo : Functions and Purposes of a Universal Literary Genre », in BINKLEY P. (dir.), *Pre-Modern Encyclopaedic Texts. Proceedings of the Second COMERS Congress, Groningen, 1-4 July 1994*, Leiden - New York - Köln, 1997, p. 103-126 et les travaux d'I. DRAELANTS, « Les encyclopédies comme sommes des connaissances (d'Isidore de Séville au XIII^e siècle, avec les fondements antiques) », in STOFFEL J.-F. (éd.), *Le réalisme. Contributions au séminaire d'histoire des sciences (1993-1994)*, Louvain-la-Neuve, (Réminiscences), 1996, p. 25-50 ainsi que « Le "siècle de l'encyclopédisme" conditions et critères de définition d'un genre », in ZUCKER A. (éd.), *Encyclopédie*, p. 81-106.
16. J. LE GOFF, « Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ? », in PICONE M. (éd.), *L'enciclopedismo medievale. Actes du colloque de San Gimignano 1992*, Ravenna, 1994, p. 23-40.
17. L. MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 166, note à ce propos qu'il est « assez clair d'autre part que la *Physica* telle qu'on la connaît participe d'un projet encyclopédique s'inscrivant dans la ligne, très vivace en Occident, des commentaires sur l'Œuvre des six jours ». Pour l'étude de l'appartenance de la *Physica* à un « recueil à tendance encyclopédique », voir L. MOULINIER, « Une encyclopédiste sans précédent ? Le cas de Hildegarde de Bingen », in PICONE (éd.), *L'enciclopedismo medievale*, p. 119-134.
18. MOULINIER, *Beate Hildegardis Cause et Cure*, introduction : 15 : « la *Physica* telle qu'on la connaît participe clairement d'un projet encyclopédique s'inscrivant dans la ligne des commentaires sur l'*Hexaameron*, tandis que le programme de *Cause et cure* transparaît avec beaucoup moins de netteté ».
19. Elle oppose *les volatilia que in aere versantur* aux *animalia que in terra discurrunt*. Voir HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*. éd. REINER - GLONING, 2010 : 326. Pour la traduction française, à laquelle nous empruntons nos citations avec quelques aménagements ponctuels : HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, trad. KLEIN, 1988 : 185. J'adresse mes sincères remerciements à Laurence Moulinier pour son aide et pour m'avoir permis de me procurer ce texte.
20. M. DE BOUÛARD, « Encyclopédies médiévales », *Revue des questions historiques*, 16, 1930, p. 287-288. Pour MEIER, « Organisation of Knowledge and Encyclopaedic Ordo », la *Physica* peut entrer dans le sous-groupe des encyclopédies médicales.
21. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 7 : 338.

22. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 11 : 342 (« *mundam naturam habet* »). On notera également que l'abbesse n'utilise pas des « propriétés », dont l'emploi est essentiel dans les exposés de philosophie naturelle des encyclopédies naturelles médiévales considérées comme typiques du genre.
23. Voir les travaux de M. PAULMIER-FOUCART à propos de l'activité de compilation et de citation de Vincent de Beauvais, et notamment « L'Actor et les Auctores : Vincent de Beauvais et l'écriture du *Speculum Maius* », in ZIMMERMANN M. (éd.) *Auctor et auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale : actes du colloque tenu à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999*, Paris, 2001, p. 145-160.
24. Sur les sources possibles et les rapprochements entre le texte d'Hildegarde et d'autres écrits, notamment médicaux, voir MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 205-243.
25. MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 208-209.
26. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 24.
27. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 59.
28. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 4. La grande force du désir chez l'ours, qui peut le pousser à s'accoupler avec l'homme, voire à tuer celui-ci s'il n'est pas consentant, n'est sanctionnée que par une « chair mauvaise », impropre à la consommation, du fait même de cet excès de désir qui pourrait contaminer le consommateur.
29. Cet enjeu se retrouve également dans l'encyclopédisme et on peut l'observer par exemple chez Thomas de Cantimpré ou, plus encore, dans les reprises moralisées de son encyclopédie (chez Giovanni da San Gimignano par exemple). Sur cette question, voir I. DRAELANTS (dir.), *Nature et morale : sources, et postérité homilétique, des encyclopédies du XIII^e siècle, RursuSpicae*, [en ligne], 11, 2017, mis en ligne le 09 octobre 2017, consulté le 25 novembre 2020. URL : <https://doi.org/10.4000/rursus.1317>.
30. Sur la tradition des bestiaires latins issus du *Physiologus* et leur classement en familles, voir la mise à jour d'E. KUHR, « Panorama des manuscrits et nouvelles ressources pour l'étude de la tradition manuscrite du *Physiologus* latin », *RursuSpicae* [En ligne], 2, 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rursuspicae/924>; DOI : <https://doi.org/10.4000/rursuspicae.924>.
31. On peut penser à l'emploi des adverbes « *sic* » et « *ita* » qui rythment souvent l'introduction du deuxième mouvement dans les notices des bestiaires (voir par ex. le *Physiologus version B-Is*, éd. MORINI, 1996 : 10-14 pour le lion) ou à l'usage des verbes « *figurare* » ou « *personam accipere* » qui construisent la cheville explicite entre l'information zoologique et l'enseignement vers lequel l'allégorie l'oriente.
32. Celle-ci s'illustre par ex. dans la tonalité injonctive et l'apostrophe directe, comme on le voit dans la moralisation de la nature de l'antilope au deuxième chapitre du *Physiologus version B-Is* : 14 : « *Sic et tu, homo Dei, qui studes sobrius esse et castus et spiritualiter vivere* ».
33. Son contact avec l'œuvre semble probable du fait de la circulation du *Physiologus* en Allemagne ou de l'existence d'une traduction allemande depuis le début du XI^e siècle, même si les conditions de sa rencontre avec le texte ne nous sont pas connues. Sur le possible usage du texte par Hildegarde, voir MOULINIER, « Une encyclopédiste sans précédent ? » : 128-134 et MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 227-232.
34. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 8, trad. KLEIN : 98. Voir le ch. VIII du *Physiologus version B-Is* : 22.
35. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 1. Voir le ch. XXXIV du *Physiologus version B-Is* : 80 : « *concupiscentiam fetus in semine non habet* ».
36. En plus des rappels des épisodes bibliques, les bestiaires latins abordent souvent dans leurs notices les thèmes de la mauvaise vie, de l'adultère et de la fornication, de l'avarice et de la boisson, et aboutissent à des critiques virulentes contre les femmes. Cet aspect est absent de l'œuvre d'Hildegarde.

37. Afin d'éviter la mort, le rongeur se coupe lui-même les testicules à l'approche d'un chasseur intéressé par le castoréum, la substance que l'appareil génital de l'animal contient. Voir *Physiologus version B-Is*, XVII : 42-44.
38. Voir par ex. le premier ch. du *Physiologus version B-Is* : 12.
39. Voir le *Lai d'Éliduc*, éd. KOBLE – SÉGUY, 2011 : 623-625 (et sur cette utilisation du motif par le texte, F. POMEL, « Les belettes et la florete magique : le miroir trouble du merveilleux dans *Eliduc* » in GINGRAS F. et al. (éd.), *Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees. Hommages à Francis Dubost*, Paris, 2005, p. 509-523). On retrouve aussi le récit chez Giraud de Barri, qui identifie avec le crocus la plante utilisée (voir J.-M. BOIVIN, *L'Irlande au Moyen Âge. Giraut de Barri et la Topographia Hibernica (1188)*, Paris, 1993 : 189) ou chez Thomas de Cantimpré, *De natura rerum*, IV, 77, éd. Cipriani (en cours), [en ligne, http://sourcencyme.irht.cnrs.fr/encyclopedie/voir/972?citid=cit_idp66706352, consulté le 4 décembre 2020], mise sous l'autorité de l'« Experimentator ».
40. Voir W. B. CLARK, *A Medieval Book of Beasts. The Second-Family Bestiary*, 2006, 46: 161-162; Philippe de Thaon, *Bestiaire*: 166. Voir aussi *Physiologus version B-Is*, XXVII : 64.
41. MOULINIER, « Une encyclopédiste sans précédent ? » : 131.
42. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, 35.
43. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, 31.
44. La notice est ici citée dans son intégralité.
45. « *ad medicamenta non valent* » est une formule qui revient à plusieurs reprises en fin de notice, comme par exemple au sujet du porc (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 17). C'est à ce propos que L. MOULINIER parle d'« anthropocentrisme tempéré » pour l'œuvre (*Manuscrit perdu* : 272).
46. C'est traditionnellement la hyène qui est concernée par cette instabilité sexuelle, ce qui en fait un animal « immonde » dans les bestiaires, où le lièvre n'est généralement pas abordé. Voir *Physiologus version B-Is*, XVIII : 45.
47. On le voit à nouveau dans la notice de l'ours, où Hildegard indique que le manque de *ratio* chez l'homme est le seul cas possible où la bête et l'homme peuvent s'unir sexuellement. En effet, si l'homme est *raisonnable*, l'ours le tue (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 4).
48. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 36 (il pourrait aussi d'agir du chat-huant, l'identification étant problématique) : « mais il sent et comprend les temps joyeux et tristes de l'homme ». On remarque à nouveau qu'une certaine connaissance sur l'homme par l'animal va de pair avec des « mœurs de voleur », à moins qu'elle ne permette à l'animal, inversement, la défense et la préservation de celui-ci, comme dans le cas du chien.
49. Un autre exemple serait la notice sur le chien (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 20) où les deux termes se retrouvent dans la même configuration.
50. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 3. Le terme ici employé est *noscit*.
51. Une telle position rappelle celle qu'évoque Arnaud ZUCKER à propos d'Élien, « Magie instinctive et magie artificielle chez Élien », in MOREAU A. – TURPIN J.-C. (dir.), *La magie*, Actes du colloque international de Montpellier 25-27 mars 1999, t. 2, *La magie dans l'Antiquité grecque tardive. Les mythes*, p. 79-94.
52. On pourra se souvenir que, chez Marie de France, l'acquisition du savoir de l'animal par l'homme se fait au prix d'une belette tuée et d'une autre frappée (*Lai d'Éliduc*, éd. KOBLE – SÉGUY : 625). Sur cet aspect, voir Y. FOEHR-JANSSENS, « “Noble oisel a en autour” : la noblesse animale et la “conjointure” des *Lais* de Marie de France », *Op. cit.* [En ligne], 10, 2018 : 16, mis en ligne le 11 décembre 2018, consulté le 8 décembre 2020. URL : <https://revues.univ-pau.fr/opcit/434> ; DOI : <https://revues.univ-pau.fr/opcit/434>.
53. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 39, trad. adaptée de KLEIN : 255 : « Et lorsque la souris doit mettre bas, elle est rendue étroite et elle a de la difficulté à mettre bas, et alors, dans la douleur, elle va au bord de l'eau, et là, elle cherche de très petits cailloux et elle les avale, autant qu'elle peut en garder dans la gorge, et elle court vers son trou, et là, elle les crache, et elle souffle

dessus, et elle se pose dessus et ainsi elle les réchauffe. Et si quelqu'un peut trouver ces petits cailloux moins d'un mois après qu'elle les aura expulsés, et qu'il les noue sur l'ombilic d'une femme enceinte qui travaille déjà à l'accouchement mais qui ne peut accoucher, elle accouchera aussitôt, et après qu'elle aura accouché, il faudra les jeter aussitôt ».

54. L'extrait est édité par MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 135. Ce type d'automédication à propos des animaux est couramment présent dans la zoologie aristotélicienne. Voir *Histoire des animaux*, XI, c. 6 à propos de l'intelligence et de la prudence des animaux sauvages, où il mentionne par exemple la consommation de rue par la belette en prévention d'un combat contre un serpent (612a25).

55. Il faut noter qu'il existe quelques exceptions à cette continuité entre le voir et le savoir, comme dans le cas de la taupe, aveugle, qui n'en a pas moins « intérieurement un grand savoir (*magnam scientiam interius*) ». Voir HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 37.

56. Par ex. dans la notice sur le silure (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, 6) ou sur le rossignol (HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 48).

57. Hildegarde de Bingen, *Physica*, VI, 8. L'information, nous l'avons dit, se trouve également dans les bestiaires.

58. HILDEGARDE DE BINGEN *Physica*, VII, 24.

59. G. BEAUJOUAN, « La science dans l'Occident médiéval chrétien », in TATON R. (éd.), *La science antique et médiévale (des origines à 1450)*, Paris, 1966 : 602 : « Déjà, sainte Hildegarde (1098-1179) traite ses sources livresques avec une certaine indépendance qu'explique peut-être sa mauvaise connaissance du latin ; en revanche elle ouvre les yeux ; ses notes sur les champignons et sur les poissons du Rhin sont remarquables ». On notera que, pour G. Beaujouan, cette nouvelle étape de la pensée scientifique succède à un moment où influent sur les écrits encyclopédiques les « fantaisies allégorico-mystiques » des « fables issues des bestiaires ».

60. M. DE BOÛARD, « Réflexions sur l'encyclopédisme médiéval », in BECQ A. (éd.), *L'encyclopédisme. Actes du Colloque de Caen, 12-16 janvier 1987*, Paris, 1991 : 282, voit dans « l'observation des créatures en elles-mêmes et pour elles-mêmes, comme objets adéquats et suffisants de la connaissance » un élément dont l'encyclopédisme médiéval ne témoigne que dans ces phases les plus « évoluées ».

61. DELORT, *Les Animaux ont une histoire* : 45-46.

62. C. LE CORNEC-ROCHELOIS, *Le poisson au Moyen Âge. Savoirs et croyances*, thèse de doctorat s. dir. C. THOMASSET, Université Paris-Sorbonne, 2009 : 82, conclut ainsi que « l'auteur semble bien connaître directement la majorité des poissons qu'elle recense ». J'adresse ici mes sincères remerciements à l'auteur pour son aide, ses conseils et pour m'avoir très aimablement proposé d'évoquer ce travail sur Hildegarde à l'occasion d'un colloque à Pau en 2016.

63. L. MOULINIER, « Hildegarde de Bingen, les plantes médicinales et le jugement de la postérité : pour une mise en perspective », *Scientiarum historia*, 20, 1-2, 1994 : 75. Une même observation active est patente chez Thomas de Cantimpré, comme l'a montré Mattia Cipriani, « "In dorso colorem habet inter viridiam et ceruleum..." Liber rerum e osservazione zoologica diretta nell'enciclopedia di Tomasso di Cantimpré », *Reinardus*, 29, 2017, p. 16-98.

64. Comme le remarquent B. BEYER DE RYKE, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 81, 2003 : 1257, et MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 206. Cette dernière résume ainsi : « le rôle que revendique Hildegarde est donc toujours le même : par elle est dévoilé, voire révélé, ce qui était jusqu'alors caché aux hommes ».

65. HILDEGARDE DE BINGEN, *Le livre des œuvres divines* : 4.

66. MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 271. D'autres encyclopédistes peuvent proposer la connaissance comme un moyen de restauration de l'équilibre perdu dans le péché, voir par ex. les remarques d'I. DRAELANTS à ce propos pour Vincent de Beauvais dans « La science naturelle et ses sources chez Barthélemy l'Anglais et les encyclopédistes contemporains », in VAN DEN ABEELE B. et MEYER H.

(éd.) *Bartholomaeus Anglicus, De Proprietatibus rerum. Texte latin et réception vernaculaire (Actes du colloque international - Münster, 9.-11.10.2003)*, Turnhout, (De diversis artibus), 2005 : 54.

67. HILDEGARDE DE BINGEN, *Scivias* : 727 : « Et que celui qui possède les oreilles attentives de l'intelligence intérieure, que celui-là, dans l'ardent amour du miroir que je suis pour lui, aspire à ces paroles et les écrive dans le secret de son âme ». Les enjeux entre vision et savoir chez Hildegarde sont également étudiés par MOULINIER, *Manuscrit perdu* : 205–207 en particulier.

68. HILDEGARDE DE BINGEN, *Liber vite meritorum* : 8 : « eadem uisio subtilitates diversarum naturarum creaturarum [...] mihi ad explanandum ostenderat ».

69. A. REY, *Miroirs du monde : une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, 2007 : 118-119.

70. Il faut noter qu'Hildegarde use parfois de l'animal dans une perspective didactique qui se rapproche bien plus de l'exemple figuré et de l'analogie. Ainsi, dans le *Livre des œuvres divines*, les animaux sont utilisés pour figurer les humeurs et les souffles, à partir de correspondances issues de leurs caractéristiques morphologiques ou locomotives.

RÉSUMÉS

L'abbesse et mystique rhénane Hildegarde de Bingen consacre une large portion de l'œuvre scientifique qu'elle compose au milieu du XII^e siècle au monde animal. Dans sa *Physica*, la faune est abordée, à travers les nombreuses notices des quatre derniers livres, selon des critères de présentation et des informations traditionnelles comparables à ceux des encyclopédies et les bestiaires composés et diffusés aux XII^e et XIII^e siècles en Europe occidentale, et dont les sources remontent aux textes zoologiques antiques et tardo-antiques d'Aristote, de Pline l'Ancien, d'Isidore de Séville et du *Physiologus*. Toutefois, Hildegarde se démarque des finalités propres à ces genres, en excluant notamment la visée injonctive et catéchétique de l'écriture allégorique, pour y préférer l'étude des « subtilités », liens invisibles et sous-jacents tissés dans le cosmos entre les diverses formes du vivant. En proposant des notices originales et en recomposant l'information zoologique dont elle dispose, elle attire l'attention de ses lecteurs sur une certaine manière d'être au monde, en abordant les modes d'accès à la connaissance du monde naturel, dont l'homme n'est d'après elle pas le seul dépositaire. Soulignant le rôle de la vue dans l'exposé naturaliste et proposant des modèles de savoir au fil de ses descriptions, Hildegarde construit une personnalité d'auteur visionnaire autant qu'elle recompose avec originalité le discours zoologique du Moyen Âge central.

Hildegard of Bingen, abbess and mystic of the twelfth century, devotes a significant part of her scientific writings to the animal world. Through the many records of the last four books of her *Physica*, she studies the fauna according to traditional criteria of presentation. To some extent, she follows information that could also be found in encyclopaedias and bestiaries, composed and widely spread in Europe through the twelfth and thirteenth centuries. These texts share the same classic and late antique authoritative sources on animals, such as Aristotle, Pliny the Elder, Isidore of Seville and the *Physiologus*. However, Hildegard seems to take distance from these genres. This article aims to outline her peculiar and personal choices. We show that Hildegard builds for herself an innovative and visionary authorship figure while recomposing the traditional medieval discourse about fauna in order to reach her own philosophical goal. For example, she tends to leave out the injunctive tone and catechetical purpose of the allegorical writings, as comparisons with the Latin bestiaries could illustrate. Hildegard rather aims for the

“subtilities”, invisible and underlying links established between forms of the living world in the universe. In order to do so, the abbess often recomposes the zoological information that was accessible to her. She gives original notices so as to propose to man a way to achieve the knowledge of the natural world which man is not the only owner. Thereby, she draws attention to the role of sight and proposes original models of knowledge throughout the text of the *Physica*.

INDEX

Keywords : Hildegard of Bingen, *Physica*, *Liber subtilitatum*, Animals, Knowledge, Bestiary, Medieval Encyclopaedia, Zoology

Mots-clés : Hildegarde de Bingen, *Physica*, *Liber subtilitatum*, animal, savoir, bestiaire, encyclopédie, zoologie

AUTEUR

YOAN BOUDES

Agrégé de Lettres modernes, Yoan Boudes est doctorant en Langue et littérature médiévales françaises à Sorbonne Université, sous la direction de Joëlle Ducos. Sa thèse porte sur l'écriture, la vulgarisation et les représentations du savoir sur le monde animal à partir de l'étude des bestiaires et des encyclopédies en français médiéval. Il est actuellement ATER à l'UFR de Langue française de Sorbonne Université.